Why should the English always be standing, sitting or walking? Traduire la posture en français

Jean Szlamowicz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/esa/1364>

DOI : 10.4000/esa.1364

ISSN : 2650-2623

Éditeur

Société de stylistique anglaise

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2013

Pagination : 147-168

ISSN : 2116-1747

Référence électronique

Jean Szlamowicz, « *Why should the English always be standing, sitting or walking?* Traduire la posture en français », *Études de stylistique anglaise* [En ligne], 6 | 2013, mis en ligne le 19 février 2019, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/esa/1364> ; DOI : 10.4000/esa.1364

WHY SHOULD THE ENGLISH ALWAYS BE STANDING, SITTING OR WALKING ? TRADUIRE LA POSTURE EN FRANÇAIS

Jean Szlamowicz

Université Paris-Sorbonne – VALE (EA4085)

Abstract: The translation of English verbs of position into French shows a systematic tendency to either suppress or modify those verbs. Instead of aiming at their literal meaning, translations will rather focus on derived semantic features, interpretations and clarifications or even completely reconfigure the sentence structures. Such a discrepancy questions the idea of equivalence as founded on the sole referential dimension. Compared stylistics highlight factors based on semantics and etymology for specific words, as well as deep structural factors that regard the construction of predicates in both languages. Translation enables a different take on the interplay of meaning and reference and shows that they are compounded by stylistic factors.

Key words : verbs of position and movement, reference, translation studies, stylistics

Quand on traduit un roman anglais vers le français, on est frappé par le nombre de fois où les différents personnages sont censés « être assis » ou au contraire « se tenir debout », sachant que leur moindre déplacement est souligné par l'exercice de la marche... Cette abondance d'indications posturales ou de mouvement en anglais paraît bien peu naturelle en français et pose de nombreuses questions pratiques et théoriques. En effet, la traduction permet de mettre au jour des interrogations sur les rapports entre les langues du point de vue de la stylistique, des représentations, de la dénotation et du concept même d'équivalence.

Comme le rappelle Hjelmslev, « dans le monde des choses et des idées, chaque langue pose ses propres limites, un signe de l'une ne correspond pas à un signe de l'autre, chose bien connue de tout traducteur » (1963, 158). Notre étude des traductions de *sit*, *stand* et *walk* concerne justement un cas où la correspondance semble pourtant assurée sur le plan de la référence. En effet, il ne s'agit pas ici de scruter le lien entre signifiant et référent et de le remettre en question selon le paradigme objectivisme VS constructivisme. Nous considérons plutôt comment, à *référent égal*, la valeur systémique des signifiants intervient pour déterminer des choix d'écriture. Nous tâcherons de montrer que l'exactitude référentielle n'est pas forcément l'enjeu de la traduction qui doit nécessairement prendre en compte la dimension stylistique des signifiants dans la langue. En effet, dans le rapport interlangues, identité de référence n'est pas identité de sens et malgré une tendance à poser la traduction comme pierre de touche des représentations du réel dans le cadre de questionnements philosophiques sur la possibilité d'une connaissance du monde¹, l'interaction entre fonction dénotative et fonction poétique milite pour une prise en compte de la structure stylistique des langues.

Sur le plan pratique, comment le traducteur doit-il prendre en compte ces rapports de convergence et d'asymétrie ? Calques, effacements et modulations ne peuvent se mettre en place qu'au terme d'une stylistique comparée attentive au maillage de chaque texte. La variété des cas envisagés débouche sur la question des représentations culturelles ainsi engagées et de la relativité linguistique.

Configurations traductives

L'indication de la posture est une dimension stylistique de l'anglais dont l'équivalence potentielle en français est problématique. En effet, le contenu référentiel est systématiquement à mettre en regard de la contrainte stylistique et de la cohésion textuelle. Qu'il s'agisse de position ou de mouvement, on précise en général la situation spatiale des existants en anglais. Le verbe « être » ou l'implicite (la prédication suppose l'existence du sujet, indépendamment de son existence spatiale) suffisent en général en français. Nous verrons que des modulations sont fréquemment requises. Cette différence stylistique entre les deux langues est telle que la traduction peut choisir un écart référentiel radical :

Clichés can cause encoding problems if the SL [*source language*] is slavishly adhered to, as in the English cliché 'to sit *down* and do something'. Judging by some speakers and writers, one can do little in the English-speaking world without first sitting down. An equivalent cliché may be available, as follows :

¹ C'est le cas, par exemple de Willard Van Orman Quine, dans des titres éloquents : *Word and Object* (1960), *Ontological Relativity* (1969) et *The Roots of Reference* (1971).

Why should the English always be standing, sitting or walking ? *Traduire la posture en français*

'He sat down and wrote the report' *il prit la plume pour rédiger le rapport*
(Armstrong, 107)²

Sans nécessairement choisir de telles divergences référentielles, la tendance traductive est effectivement de moduler, plus que de calquer, l'expression de la posture.

Effacements et modulations

Les cas typiques qui se présentent dans la traduction aménagent en général la matérialité posturale de *walk*, *stand* et *sit* et produisent fréquemment des effacements ou des modulations. Il s'agit pour le français d'éviter des redondances et de passer par l'implicite. C'est particulièrement le cas de *walk*, généralement traduit par un verbe de déplacement (« aller », « se diriger ») ou des modulations téléiques (« retrouver ») et rarement par le verbe « marcher ».

*I stared at this wrinkled, bony creature **walking** towards me. (PI, 173)*³
Je me mis à scruter cette personne toute ridée et squelettique qui **venait** vers moi.

*... who climbed out of the car, as cool as a cucumber, and **walked over** to where I was **standing** (PI, 55)*

D'un calme olympien, elle réussit à s'extraire de la voiture, et **se dirigea dans ma direction**.

Comme on le voit, les traductions expriment davantage l'orientation des déplacements (*towards*, *over*, *to...*) que la marche exprimée par *walk*. Il en va de même pour *stand* : moins que la dénotation d'une posture verticale, c'est le lieu où le sujet se trouve qui est l'objet de la traduction. On efface donc la description posturale au bénéfice de la présence ainsi implicite :

*I **walked up** to where Damian **was standing**. (PI, 84)*
Je suis allé à la rencontre de Damian.

Dans ce dernier exemple, on peut comprendre le rôle du verbe *stand* par contraste. Il donne en effet une valeur spatiale à l'énoncé. Sans cela, l'énoncé comporterait une nuance plus agressive : *I walked up to Damian* impliquerait une interprétation agonistique susceptible d'une traduction étoffée comme « je

² Nigel Armstrong remarque plus loin que la question du cliché, outre la difficulté à percevoir son statut dans la langue et dans le style, pose au traducteur un problème éthique et pragmatique : « the translator who carries over lack of vividness from ST to TT will bear the responsibility for the dullness of the text. » (Armstrong, 108) Il s'agit, comme toujours, de savoir si le traducteur est censé reproduire un cliché, trouver un cliché équivalent, effacer le cliché, etc. Ces questions ne peuvent trouver de réponse que dans la textualité, c'est-à-dire dans la mise en jeu vivante d'une stylistique textuelle et des contraintes de langue.

³ PI = *Past Imperfect*, roman de Julian Fellowes dont la traduction est en cours. Les traductions proposées dans cet article sont les nôtres.

suis allé voir Damian pour lui parler ». De telles manipulations sont essentielles pour saisir les implications argumentatives des énoncés. Alors que la mention de la posture est nécessaire en anglais, c'est l'effacement de la posture qui est nécessaire en français sous peine de créer un faux-sens thématique qui soulignerait la spatialité au détriment de la personne.

Il arrive que le calque de la posture reste une possibilité parmi une grande variété des choix de modulations :

*It is 1991. Winter. The woman **sits**, writing, at a desk in her office in the New Town. (Lott, 2002, 1)*

Nous sommes en 1991. C'est l'hiver.

La femme est à son bureau de New Town, le stylo à la main

Dans les bureaux de New Town, la femme est à sa table de travail et écrit

La femme **est assise** à son bureau, dans les locaux de New Town et écrit.

Dans les locaux de New Town, la femme écrit à son bureau.

On constate que la posture assise peut être implicite par le fait d'être « à son bureau » et / ou par le fait d'écrire. Il y a alors effacement. La mention de la posture n'est qu'une des nombreuses solutions possibles. Sur le plan descriptif, l'équivalence ne passe donc nullement par la conservation d'un prédicat postural, ce qui signifie qu'en matière de sens, les éléments dénotatifs de l'énoncé de départ peuvent être secondaires par rapport à des stratégies d'implication.

*So if a man does express any curiosity about the woman **sitting next to him**, about her feelings, about the life she's leading, she will generally tell him anything he cares to know. (PI, 173)*

Alors quand un homme exprime la moindre curiosité envers la femme **qui se trouve à côté de lui / avec qui il converse**, elle lui avouera à peu près tout ce qu'il veut.

La traduction choisira ainsi souvent de minorer la posture pour préférer le positionnement (« qui se trouve à côté de lui »), voire modulant la présence spatiale à partir d'éléments situationnels (« avec qui il converse »).

Même dans les cas où la posture doit ou peut être conservée, une part d'implication est nécessaire en français :

*[They] **stood**, all four together, posed against a rich curtain erected as a kind of screen for the purpose (PI 134)*

Ils **se tenaient** tous les quatre devant une sorte de lourde tenture qui faisait une sorte de toile de fond.

Le verbe pronominal « se tenir » est souvent une modulation de *stand* en ce qu'il thématise de la même manière la posture mais sans aller jusqu'à spécifier la verticalité, qui serait redondante en français.

La tendance à l'effacement en français peut même se lexicaliser :

Their seats were immediately behind the Home Secretary (Alan Bennett 1996, 82)
Leurs places se trouvaient juste derrière celle du ministre de l'intérieur.

La relation entre *seat* et « place » est hypéronymique. Le caractère lexicalisé de cette correspondance est très stable. De fait, il serait moins naturel de parler de « siège », ou de « fauteuil » en français car cela introduirait une précision technique sur le type de mobilier en question et donc aurait éventuellement un effet de focalisation absent du texte de départ qui constituerait une surtraduction⁴. Ce calque privilégiant l'exactitude de l'équivalence référentielle serait alors une erreur par rapport à la stylistique du français.

Dans d'autres cas, la lexicalisation nécessite une modulation plus poussée, plus interprétative :

Mr Ransome always took a bath when he came home from work and then he had his supper. After supper he took another bath, this time in Mozart. He wallowed in Mozart; he luxuriated in him; he let the little Viennese soak away all the dirt and disgustingness he had had to sit through in his office all day. (Alan Bennett, "The Clothes They Stood Up In", 1996, 82)

Mr Ransome prenait toujours un bain quand il rentrait du travail avant de souper. Après le souper, il prenait un autre bain, cette fois-ci en se plongeant dans du Mozart. En se trempant dans les effluves de son cher Viennois, il se laissait purifier de la crasse et de toutes les choses répugnantes **qu'il avait dû endurer** à son bureau pendant toute la journée.

On peut parler d'effacement pour la correspondance entre *sit through* et « endurer ». Pourtant, si le motif postural exprimé par *sit* est effectivement absent de la traduction en français, « endurer » n'est pas la lexicalisation du seul aspect terminatif exprimé par *through* mais bien de l'unité sémantique que constitue *sit through*. C'est en effet *sit* qui suggère la passivité et la patience, le caractère subi de *dirt and disgustingness*. L'unité syntagmatique que constitue *sit through* est très lexicalisée et même proche de la catachrèse dans la mesure où le prédicat ne requiert pas nécessairement du sujet d'être littéralement « assis ». En même temps, il ne s'agit pas totalement d'une métaphore dans la mesure où *sit* reste la posture

⁴ Sauf dans le cas où il faut, pour des raisons de cohésion textuelle, préciser « place assise ».

archétypique correspondant à l'action décrite. Ce jeu entre littéralité posturale et valeur d'archétype rend souvent difficile la traduction qui peut hésiter entre la valeur référentielle stricte et la valeur sémantique dérivée.

Typiquement, une modulation est nécessaire pour rendre compte des implications archétypiques de la notion *sit* :

*Often I hear the notion of the nightclub, where you **sat and chatted** while the music played, spoken of as belonging to the generation before mine... (PI, 59)*

J'entends souvent dire que l'idée d'un nightclub où l'on pouvait **bavarder tranquillement** tout en écoutant de la musique appartient à la génération antérieure à la mienne...

En anglais, le syntagme verbal complexe *sit and do something* propose une actualisation matérielle plus vive que celle du français. En passant par une description physique de la posture des actants, l'anglais est souvent proche de l'hypotypose. La modulation proposée en français passe par une interprétation contextuelle (l'auteur parle d'une époque où le volume sonore de la musique n'empêchait pas d'avoir une conversation) et aboutit à une collocation usuelle (« bavarder tranquillement ») mais qui ne procède pas à une description posturale. En effet, une traduction par « bavarder assis », en construisant la posture comme thématique, impliquerait un contresens car la description physique entraînerait l'existence d'un contraste (« aujourd'hui, on doit bavarder debout »). La description physique à laquelle procède l'anglais repose en fait sur des représentations archétypiques (la décontraction et la conversation associée à la posture assise).

Ce sémantisme archétypique existe aussi en français :

*I do not know exactly how Edith Lavery came first to be taken up by Isabel Easton. Probably they had a friend in common or **sat on some committee** together. (Fellowes 2004, 3)*

De manière intéressante, *sit* se traduirait ici par « siéger », c'est-à-dire un terme qui en français n'a plus guère d'acception qu'administrative et non posturale. On peut parler de subduction ou de dématérialisation dans la mesure où la posture assise ayant beau être une sorte d'archétype (en passant par la représentation mentale d'une réunion, par exemple), elle est indépendante d'une occurrence de procès et susceptible d'une parfaite abstraction : les verbes *sit* et « siéger » signifient alors avant tout « avoir une responsabilité de direction » et non « être assis ».

La plupart du temps, comme dans *sit and do something*, ou *sit+V-ing*, le procès postural est articulé à un autre élément :

Why should the English always be standing, sitting or walking ? *Traduire la posture en français*

*The ancient parents, **sitting** in their costumes on sofas against the wall, were less helpful to this part of the evening and several of them, sensing it, rose and moved towards the doorway leading to the sitting-out rooms and the bar. (PI, 139)*

A ce stade de la soirée, les antiques parents en costumes qui occupaient des sofas disposés le long du mur, ne servaient pas à grand chose et certains d'entre eux, qui l'avaient bien compris, se levèrent pour rejoindre les salons de discussion et le bar.

En anglais, le verbe *sit*, s'il est l'épine dorsale syntaxique de la proposition, n'est pas le cœur rhématique⁵ de la prédication. On comprend bien que l'énonciateur dit ici de *ancient parents* deux choses : a) ils sont costumés (*in their costumes*) b) ils sont à l'écart (*on sofas against the wall*). Cet énoncé souligne l'ambivalence de leur rôle, puisqu'ils sont à la fois parties prenantes du bal costumé mais avec un statut de chaperons plus que de participants. Le verbe *sit* ne joue qu'un rôle assez faible dans cette problématique et son contenu postural reste secondaire puisqu'il peut être modulé (« occupaient les canapés », « se tenaient à l'écart sur les canapés », etc.) voire effacé (« étaient », « restaient »).

C'est également le cas de *stand+ V-ing* :

I looked back at Madame Mère, as she **stood** surveying the troops. (PI, 93)

® *Madame Mère* scrutait les troupes.

Cet énoncé est très riche sur le plan de la stylistique comparée. En effet, la tendance de l'anglais à l'actualisation, en particulier par un verbe dénotant une action physique, ne se traduira pas forcément en utilisant la même stratégie référentielle en français. Le syntagme verbal *I looked back* n'a pas véritablement pour fonction d'indiquer une action du sujet mais un point de vue. C'est toute la scène qui est décrite par le narrateur et *look back* en est l'un des nombreux indices, tout comme la corrélation avec *as*. Une traduction par « je tournai à nouveau mon regard vers », malgré son exactitude référentielle, paraîtrait « lourd » en français, surtout par rapport à la fréquence d'utilisation du syntagme en anglais. Ce qu'on appelle spontanément lourdeur indique en fait une tournure marquée stylistiquement, c'est-à-dire dont la fréquence en langue interdit un emploi anodin. Cet indice de point de vue est ici articulé à *stand + V-ing*. Il s'agit d'une collocation grammaticale qui ne peut être calquée par les mêmes moyens grammaticaux (« elle était debout en train de surveiller » ?). La portraitisation physique (un portrait « en pied », littéralement) construit ici une image d'autorité où la position

⁵ J'emploie rhématique au sens d'apport prédicatif singulier d'un énoncé, ce qu'on dit du sujet grammatical de l'énoncé. Par opposition, j'emploie « thématique » au sens de thème général sur lequel porte l'échange verbal dans sa globalité.

du sujet indique une forme de surplomb. La modulation lexicale « scruter » passe par l'intensité du regard au lieu de la position du corps.

Cette tendance à la portraitisation physique dont témoignent *stand*, *walk* ou *sit* concerne en fait beaucoup d'autres verbes (*look up / back / out...*) dont le destin traductif sera presque systématiquement l'effacement ou la modulation.

Subduction spatiale

Dans un certain nombre de cas, *sit* ou *stand* s'appliquent à des existants non animés (ce qui n'est pas le cas de *walk* qui implique un sujet animé). Il devient alors totalement impossible de calquer la référence posturale. On pourrait hésiter entre parler de « dématérialisation » (sauf qu'il reste ici une dimension hautement matérielle puisque spatiale) ou de « désémantisation » (s'il ne s'agissait justement de la vivacité sémantique des notions *stand* et *sit*). On peut peut-être davantage parler de subduction⁶, qui n'est pas sans rapport avec le phénomène catachrétique. En effet, s'appliquant à des existants non animés, *sit* et *stand* se retrouvent privés de tous les traits sémantiques corporels et psychologiques et dénotent uniquement le positionnement spatial :

The office is one of two rooms in a prefabricated cube that sits at the easternmost perimeter of a small car park. A fleet of nearly new cars sits outside, polished and gleaming in the chilly sunlight. (Lott 2002, 1)

Son bureau est l'une des deux pièces d'un préfabriqué cubique **situé** sur le pourtour est d'un petit parking. Dehors, le parc de véhicules presque flambant neufs brille sous le soleil glacé / un ensemble de voitures presque neuves, toutes propres et rutilantes, reçoit la pâle lumière d'un soleil d'hiver.

A wide gallery from the top of the staircase led towards a pair of double doors, standing half-open. (PI, 68)

En haut des escaliers, une vaste galerie menait à une porte à double battants qui **était** à moitié ouverte.

A large Georgian mahogany four-poster bed stood against a tapestry-hung wall... (PI, 68)

Il y avait des tapisseries aux murs, un grand lit à baldaquin en acajou de l'époque georgienne...

⁶ Il ne s'agit pas d'adopter une conception théorique strictement guillaumienne. Le concept de subduction permet ici uniquement de pointer la capacité des notions envisagées à évoluer en discours. Comme le rappelle Jacqueline Picoche, « tout ce qui est métaphore, spontanée ou lexicalisée, relève du mécanisme de subduction » (Picoche 1986, 8). On pourrait prendre pour point de départ les concepts de « signifié de puissance » (Guillaume) ou de « notion » (Culioli) ou développer avec Cadiot l'entre-deux qui reconnaît des « motifs » sans voir de nécessité dans le mouvement abstrait/concret (Cadiot 2001 et 2002).

Les équivalences sont alors variées et font disparaître la notion posturale d'origine par le biais de modulations lexicales (« situé », d'effacement (« brille sous le soleil... », « était ») ou d'un prédicat d'existence (« il y avait »). Cela montre bien que la posture corporelle *stricto sensu* n'est pas forcément au cœur de l'intention prédicative de ces verbes.

Modulations téléliques

Là où l'anglais privilégie la posture, c'est-à-dire une description physique et corporelle, le français choisit souvent de mettre en avant le résultat, le terme, l'intention, la valeur contextuelle du procès. On traduira donc volontiers *sit* par « s'installer », « occuper », « prendre place », « se trouver »⁷ :

Seated obscurely towards the back of the church and on a side aisle, Treacher was conscious nevertheless of being much looked at. (Alan Bennett, « The Laying On Of Hands », 2001)

Il avait beau **s'être installé** dans l'obscurité d'un bas-côté au fond de l'église, Treacher avait pourtant conscience de nombreux regards posés sur lui.

Damian Baxter *was sitting* beside me in the passenger seat. (PI, p. 43)

Damian Baxter **occupait** la place du passager.

Traduire par « Damian Baxter était assis », sans être faux sur le plan référentiel, introduirait un biais thématique conférant au prédicat « être assis » une importance particulière (le fait d'être assis plutôt qu'allongé, affalé, de gigoter, etc.) qui n'existe pas dans le texte de départ. En effet, c'est moins la posture corporelle de Damian Baxter que la position relative des deux personnes qui est l'objet de l'énoncé.

Il reste possible de traduire en retenant la posture assise comme équivalence :

I have to say that when I got to know Georgina Waddilove and while I cannot pretend to a romantic interest in her at any point, I was always happy to sit next to her at dinner. (PI, 48)

J'ai appris à apprécier Georgina Waddilove et même si je ne peux prétendre avoir eu le moindre intérêt romantique pour sa personne, j'ai toujours apprécié **d'être assis à côté d'elle** lors des dîners

⁷ Bien sûr, ce ne sont pas ces verbes qui sont téléliques mais la modulation elle-même. Dans la traduction en français, c'est le but, l'effet, la valeur définitive du procès *sit*, qui est privilégiée. Pour paraphraser le téléisme de la modulation, on pourra dire que *sit* a pour effet de ou revient à « être installé », « occuper » (par opposition au fait de considérer *sit* comme désignant strictement la position du corps).

Cela n'empêche cependant pas de choisir une autre stratégie avec effacement de la posture (« j'ai toujours apprécié de me retrouver à ses côtés lors des dîners »). De même dans les exemples suivants :

Jane took Edith's hand in a swift and lifeless hold then turned back to Charles as she sat down and poured herself a glass of their wine. (Fellowes 2004, 35)

... Jane **s'installa / prit place / s'assit** à leur table et se servit un verre de leur bouteille.

*I looked down the table to **where he sat**, with Serena on one side, and Lucy on the other, making them both listen and laugh but never overplaying his hand with either. (PI 61)*

En le voyant avec Serena et Lucy **assises de part et d'autre / encadré** par Serena et Lucy de chaque côté, suspendues à ses lèvres et riant à ses remarques...

La traduction peut ainsi considérer ces verbes de manière semi-posturale, retenant à la fois leur valeur référentielle et leur valeur contextuelle pour en expliciter les implications psycho-narratives :

*So Georgina's dream of having this new and glamorous companion **sitting next to her** at the dull staid dinner that would have been arranged by her mother for a favoured few was to be shattered. (PI, 51)*

Au dîner triste et collet monté organisé par sa mère pour quelques invités triés sur le volet, Georgina aurait dû **avoir pour convive personnel / à côté d'elle** un nouveau venu flamboyant. Le rêve de Georgina s'effondrait.

Le choix — entre description posturale et explicitation psychologique — ne peut se faire que par rapport à l'ensemble du texte à traduire.

La fréquence de la spécification posturale semble nécessaire au repérage des existants en anglais. Par contraste, on peut remarquer que le français abordera ces repérage spatiaux par des équivalents fonctionnels : on spécifiera non pas la place d'un existant dans l'espace mais le sens pragmatique de cette place (« s'installer », « entrer », « border », etc.) quand on ne procède pas à un effacement pur et simple.

Incidences psycho-sémantiques de la posture

Comme nous l'avons noté, la description physique et le recours à des verbes de posture ou de mouvement en anglais indique une tendance structurelle à l'hypotypose. Dans la narration, cette logique prend souvent le pas sur la stricte référentialité. On doit alors prendre en compte cette interprétation « psychologique » — c'est-à-dire à ce que la posture est censée symboliser d'un état intérieur — afin de ne pas traduire la posture littéralement.

Dans l'exemple suivant, *stand* sert à illustrer un portrait de solitude méditative :

I stood for a moment against the balustrade (PI, 83)
Je suis resté un moment à la balustrade.

Au risque d'une possible surtraduction, on pourrait étoffer la traduction de *stand* d'un adjectif comme « pensif ». C'est en tout cas le sens du passage pris en contexte. C'est aussi ce qui est impliqué par l'aspect progressif de *stand*, ici traduit par « rester ». La modulation choisit de traduire la durativité plutôt que la posture. Une traduction calquant le motif postural, comme « je me tenais près de la balustrade » entraînerait une incidence thématique de la posture qui impliquerait un développement narratif sur les conséquences de cette posture (« je me tenais près de la balustrade, alors je ne l'ai pas vu arriver », par exemple).

De même, dans l'exemple suivant, une traduction trop posturale serait une erreur.

She was standing alone and silent near the champagne table (PI, 51)
Mais elle était seule et silencieuse près de la table où l'on servait le champagne.

En effet, « Elle était debout près de la table » constituerait une mise en relief de la station debout assez étrange, qui suggérerait un contraste possible avec une autre posture. Le syntagme *to be alone* est davantage factuel que *to stand alone* qui constitue une portraïtisation. Un énoncé comme *she was near the champagne table* focaliserait le complément de lieu lui-même comme objectif (« elle allait atteindre le champagne » !) et l'on comprend que *stand* permet au contraire une focalisation sur le sujet comme thème de l'énoncé. De fait, *stand* est fréquemment associé à l'apparition / perception d'un existant et tient lieu de présentatif⁸. C'est le cas dans les deux énoncés suivants :

We looked toward the head of the staircase, where the girls of the year stood lined up in couples, side by side... (PI, 90)
Nous avons tous levé les yeux vers le haut des marches où les jeunes filles de l'année **étaient alignées** deux par deux...

Following her hungry glance I looked back to where Damian was standing at the centre of a small but admiring crowd. (PI, 92)
Je suivis son regard gourmand qui menait à Damian, **entouré** d'un petit cercle d'admiratrices / au petit cercle d'admiratrices qui entourait Damian.

⁸ Le verbe *stand* est souvent lié à l'apparition et donc au regard. Cela autorise donc souvent des modulations liées à la perception (« apparaître », « je vis », « il était là », etc.).

Et surtout, dans l'énoncé suivant, on passe de la présence à la perception de la présence, ce qui renverse complètement les rôles actantiels. En anglais, Philip Rawnsley-Price est sujet et, en français, il est complément :

*The battered, bloated figure of a man who bore only the slightest resemblance to the boy I had known as Philip Rawnsley-Price **was standing there**. (PI, 114)*

La silhouette en perdition, gonflée comme une outre, **que j'avais sous les yeux** n'avait que peu à voir avec le garçon que j'avais connu sous le nom de Philip Rawnsley-Price.

L'aspect lexical duratif implicite dans *sit* et *stand* est parfois le socle d'implications psychologiques. Nous avons déjà utilisé l'étoffement de *sit* par l'adverbe « tranquille » qui en constitue une extension psychologisante :

She just sat there, like some stately princess forced to endure... (PI, 51)

Elle restait tranquille, comme une princesse hiératique forcée de supporter...

Le prédicat *sit there* fait de l'immobilité qui en résulte le véritable élément rhématique de l'énoncé. La spécification de la posture en français n'aboutirait pas au même résultat (« elle restait assise » s'oppose à la possibilité de se lever).

La modulation explicative peut aller assez loin dans l'asymétrie référentielle :

*My words fell into a silence and **we sat** for a moment. There was an inertia in the room and we three all felt it. (PI, 117)*

Mes paroles furent suivies d'un grand silence. **Nous sommes restés sans rien dire** un moment, conscient de la force d'inertie qui pesait dans la pièce.

L'explicitation nécessaire dans la traduction constitue une glose explicative qui montre bien à quel point le sème postural est secondaire. Là encore, une traduction calquant la référence posturale relèverait du faux-sens (« nous sommes restés assis » impliquerait « au lieu de nous lever »). Dans notre traduction, l'équivalence de la posture est ici l'absence de paroles. C'est le contexte de malaise communicationnel qui permet cette traduction : en s'appuyant sur la durativité commune aux deux procès *sit* et « rester », on peut établir une équivalence sémantico-psychologique entre *sit* comme emblème d'inaction et « rester *sans rien dire* » comme emblème de l'action qui devrait avoir lieu (« dire quelque chose »). Là encore, l'anglais est davantage proche d'une description (que l'on peut assimiler à un portrait, voire à une didascalie, en tout cas à une actualisation matérielle), là où le français « intellectualise » en exprimant le résultat ou la finalité du procès décrit en anglais.

Dans un tout autre contexte, *sit* possédera des connotations psychologiques de nature différentes :

*All of them sparking away like firecrackers and Andrew **sitting there** like a lump of mud (PI, 254)*

Ils étaient tous si alertes et spirituels à côté d'Andrew **qui montrait à peu près autant de vivacité** qu'une motte de terre.

Ici, la fixité exprimée par *sit* et prolongée par une comparaison, devient l'attribut emblématique de l'objet animé comme antithèse de l'humain. La glaise se fait alors symbole archétypique du non-mouvement et de la bêtise : c'est cette hyperbole péjorative qui donne à *sit* une valeur contextuellement appréciative. Mais en français, « être assis » ne peut s'appliquer à des existants non humains et le sème de la fixité n'y est pas aussi central. Pour cette raison, les solutions qui tentent à tout prix de passer par la spatialité manquent de clarté (« Andrew, qui restait posé là comme un bout de bois »). Quant aux solutions « explicatives », elles possèdent nettement moins de relief stylistique (« Andrew, qui restait sans rien dire comme un imbécile »). En passant par l'antonymie de *sit* (« vivacité ») et en modulant le prédicat (« à peu près autant »), on reste dans l'isotopie du (non-)mouvement sans pour autant reprendre littéralement la thématique posturale.

Le verbe *stand* est pareillement susceptible d'une modulation interprétative :

*Lucy and I **stood**, silenced by the sight of these drab and ordinary men who had caused such untold misery (PI, 328)*

Lucy et moi **nous taisions** : le spectacle de ces hommes d'une banalité terne qui avaient provoqué tant de malheurs nous avait rendu muets.

La description de la posture se conçoit, une nouvelle fois, comme le prédicat minimal attribuable au sujet, comme l'antithèse de toute action. Le contexte (*silenced*) fournit des éléments permettant de moduler le verbe *stand* (« se taire ») et de ne pas rester dans l'isotopie posturale.

Le constat qui s'impose est double : grande variété des configurations traductives et systématisme de l'évitement de la posture en français. Cette réalité stylistique nécessite d'être justifiée afin de dégager des principes explicatifs qui pourront être étendus aux rapports de l'anglais et du français.

Facteurs explicatifs

L'écart stylistique entre le français et l'anglais concernant la mise en place de la posture et du mouvement repose sur des éléments sémantiques ponctuels, liés à chaque lexème, mais aussi structurels, liés à la nature de la construction du prédicat en anglais et en français.

Facteurs sémantiques

Les modulations font appel à ce que Kleiber (1997, 22) nomme après Milner (1978), la « référence virtuelle », c'est-à-dire au signifiant existant en puissance sur le plan du discours et non seulement au sens dénotatif strict. En effet, sur le plan du lexique, l'équivalence référentielle entre *sit* et « être assis », *stand* et « être debout », *walk* et « marcher » est contredite par la pratique traductive. C'est incontestablement une difficulté pédagogique qui concerne le rapport entre la signification et l'usage. Cela signifie qu'il faut, comme toujours, distinguer entre sens et référence (*Sinn* et *Bedeutung* pour reprendre les termes de Frege). La traduction, qui est naturellement une « sémantique référentielle » (Kleiber 1997, 16), prend en compte la relativité de la référence et dépasse la valeur d'équivalence dénotative stricte pour prendre en compte un usage « idiomatique », c'est-à-dire fondé sur la richesse notionnelle propre à chaque lexème dans son système linguistique.

Malgré une origine étymologique similaire, **sit** et « **asseoir** » ne partagent pas les mêmes résonances connotatives. La racine indo-européenne *sed-** (*setzen* en allemand, *sedere* en latin) a aussi donné *set* en anglais, ce qui semble mettre en avant une invariance fondée sur l'idée de fixité. Les tendances catachrétiques de cette racine dans les deux langues se distinguent cependant. En français, on note une extension des emplois métaphoriques du latin et de la notion de fixité (*sedere* : « être établi, fixé, décidé ») : « asseoir des fondations », « impôt par assiette », « asseoir son jugement ». En anglais, les catachrèses qui se sont développées passent par la posture comme archétype d'une action : *to sit an exam* ; *he sat as a temporary judge* ; *Parliament sits for less than six months of the year* ; *Parliament sits for less than six months of the year* (OALD). Cela existe aussi en français, mais de manière beaucoup plus réduite (« tenir des assises », « une position assise »). Surtout, en français, la variété des constructions verbales (« asseoir », « s'asseoir », « être assis ») et la variété morphologique des dérivés (« sis », « assiette », « les assises », « séant », « rassis », etc.) font du syntagme verbal « être assis » une structure plus

spécialisée sémantiquement que *to sit* dont les valeurs éventuellement métaphoriques dépendent surtout des compléments. En d'autres termes, malgré le même potentiel sémantique fondé sur une étymologie commune, synchroniquement, le syntagme verbal « être assis » possède une importance thématique et rhématique : la posture devient le thème même de l'énoncé et constitue le prédicat que l'on attache au sujet comme action intentionnelle. En anglais, l'indication de posture désigne plus largement une attitude en attente de spécification (*sit and do something*, *sit* + *V-ing*, *sit* + adverbe ou compléments, cf. supra *sitting in their costumes*). *Sit* n'est donc ni thématique ni rhématique, il sert de support à la prédication d'autre chose que la seule posture.

Il existe bien sûr des cas où le calque est envisageable, quand le texte construit le prédicat pour l'incidence physico-spatiale de la posture : *She always sits in that chair* / « elle s'asseyait toujours dans ce fauteuil ». Et encore, les modulations restent possibles : « c'est *son* fauteuil », « elle choisit toujours cette place », etc.

Les exemples du *Oxford Advanced Learners' Dictionary* illustrant la définition de *sit*, « to rest your weight on your bottom with your back vertical », sont toutes susceptibles de traductions hétérogènes qui ne correspondent pas littéralement à cette définition :

May I sit here? / Puis-je me mettre ici ?
Just sit still! / Reste tranquille !
He went and sat beside her / Il est allé se mettre à côté d'elle.
She was sitting at her desk / Elle était à son bureau.
It's too cold to sit outside / Il fait trop froid pour s'installer dehors.

C'est le texte et non la définition notionnelle qui permet de juger de l'importance du trait postural qui n'est en fait que l'un des traits parmi d'autres, incidents à la posture elle-même (fixité, durativité, attente, continuité, etc.).

De manière plus nette encore, **stand** possède un soubassement sémantique très distinct de « **être debout** » (« de bout », littéralement « sur son extrémité »). Les extensions de la racine indo-européenne *sta*-* sont nombreuses. Très prolifique, en anglais comme en français (sous diverses formes : « statut », « stage », « style », « instaurer », « standard », « distant », etc.), le socle sémantique très abstrait de cette racine implique la *stabilité*, et partant, l'*existence*, la *permanence*. En revanche, l'équivalent intuitif français « être debout » ne possède pas ce potentiel sémantique abstrait ; il est strictement postural et possède une valeur référentielle restreinte. Cela explique en partie que « être debout » ne puisse que rarement être la traduction de *stand*, plus souvent indicateur d'une présence que d'une posture.

Un phénomène similaire — l’opposition de deux notions pourtant correspondantes sur le plan référentiel (polysémie d’un côté, acception physique limitée de l’autre) — se produit avec **walk** et « **marche** » : *walk* est plus restreint sémantiquement que « marche ». En effet, l’origine de *walk* renvoie à la racine indo-européenne *wel*-* qui évoque le déroulement, déploiement, enroulement (*volume*, *wallet*, *vulva*, *volute*, etc.). Le verbe de déplacement *walk* renvoie donc uniquement au mouvement alterné des jambes. La notion de marche repose en revanche sur une tout autre image puisque son origine, commune à « marque » et « marge », renvoie à la racine *merg*-* notamment indicateur d’une frontière, d’un signe marquant une limite. La notion de « marche » se fonde donc sur l’empreinte, la marque, laissée par le pied. Le verbe *walk* décrit un mouvement corporel itératif alors que « marcher » décrit les effets d’une action ponctuelle. Là où *walk* ne possède que des acceptions restreintes à l’expression d’un type de mouvement particulier, la racine de « marcher » s’est étendue à beaucoup d’autres isotopies et dérivations (« marche » au sens de frontière, d’où « marquis », mais aussi « marchand », « marché », « démarche »). Contrairement à *walk*, « marcher » est donc au cœur d’une polysémie importante (au sens de « fonctionner » par exemple). Il s’ensuit que, dans le système lexical de chaque langue, des notions partageant le même motif (ici le déplacement) divergent grandement sur un plan sémantique plus large et ne soient pas des équivalents traductifs utilisables sauf dans un nombre de cas réduits.

Dans les trois cas, qu’il y ait identité de racine (*sit* et « asseoir ») ou divergence sémantique (fondée sur une opposition entre abstraction et matérialité pour *stand* et « debout » ; sur des motifs différents pour *walk* et « marche »), la traduction pose systématiquement la question du statut plus ou moins métaphorique du prédicat verbal. On retombe alors sur des questions de fond, pour partie indécidables, qui concernent *le rapport entre référentialité et métaphore* : est-ce que c’est le sens concret qui est premier ou bien est-ce l’invariance abstraite qui permet des emplois soit concrets soit abstraits ? La définition notionnelle est-elle nécessairement physique ? Il faut en fait regarder des deux côtés à la fois et, avec Pierre Cadiot (2002, 1), « reconnaître la prégnance du sens dénominatif lexicalisé, et en même temps s’interroger sur son statut apriorique, notamment en cessant d’en faire le point de départ des emplois moins “câblés”. Refuser au fond de confondre motivation (langue) et convention (lexique) ». Il s’agit donc bien de « commencer par reconnaître la force de cette présence immédiate, “intuitive” bien que construite, du lexique enregistré (dans l’apprentissage, les dictionnaires, etc.) » (Cadiot 2002, 1) tout en refusant une position naïve

qui ferait des emplois concrets la base nécessaire des emplois non concrets et concevoir que les lexèmes reposent sur des « motifs figuraux ».

Si l'on adapte ce constat aux problèmes qui nous occupent ici, il faut reconnaître que *sit* veut bel et bien dire à un niveau intuitif premier « poser son derrière quelque part » et, simultanément, à un niveau d'invariance profond « être fixe » — lequel niveau génère des emplois ressentis comme non prototypiques (que l'on a vu traduits par « prendre la plume » ou « ne rien dire »). De la même manière, *stand* se partage entre un niveau référentiel intuitif de type « être en position verticale » et des emplois mettant davantage en avant la simple présence (traduits par « apparaître », « être », « rester »). La traduction permet de révéler cette modularité profonde de la matrice sémantico-notionnelle des lexèmes. Entre métaphore, catachrèse, référentialité pure et interprétation symbolique, cet horizon sémantique débouche sur des contraintes stylistiques qui nécessitent les modulations dans la traduction. Mais en plus de ces divergences de motifs sémantiques, il existe des facteurs qui touchent à la syntaxe comparée du français et de l'anglais.

La construction du prédicat en anglais et en français

Il s'agirait là de prendre en compte le statut de la posture ou du déplacement dans la langue et dans la construction du prédicat dans les deux langues. Après tout, cela ne suffit pas de constater des différences sémantiques : *walk* et « marcher » ont beau être d'origine et de sémantisme distincts, rien n'empêcherait qu'ils aient la même fonction dans leurs langues respectives. Ce qui rend impossible cette équivalence, ce sont certes des facteurs sémantiques, mais aussi le rôle du verbe dans la prédication dans les deux langues.

En anglais, la prédication semble passer par un verbe lexical impliquant une structure SVO très serrée, tandis qu'il existe une nette tendance du français à la décondensation (Danon-Boileau & Morel 1998). Ce phénomène est d'autant plus saisissant à l'oral où le préambule en français est tellement décondensé qu'il correspond parfois à plusieurs énoncés SVO en anglais (Szlamowicz 2001, Passot 2003, Jouet-Pastré 2004)⁹. En anglais, cette structure SVO pose fatalement le sujet comme point de départ de l'énoncé avec certaines conséquences sémantico-syntaxiques. Un des corollaires stylistiques, déjà remarqué par Hélène

⁹ Il s'agit notamment de prendre en compte la non équivalence entre prédicat et rhème. C'est un sujet complexe auquel nous ne pouvons ici que faire allusion. On peut se reporter à Gaudy-Campbell 2011.

Chuquet et Michel Paillard, est que la prédication passe en anglais par davantage d'actualisation : « On constate avec beaucoup de régularité une plus grande actualisation des procès en anglais, c'est-à-dire le renvoi à une occurrence de situation en tant qu'événement déterminé inséré dans un contexte, souvent dans une chronologie. Cette actualisation est en général marquée par la présence d'un syntagme verbal en anglais où il n'en figure pas en français. » (Chuquet-Paillard 1987, 135)

Autre corollaire, cette actualisation met en place une prépondérance syntaxique du sujet animé humain : « le repère privilégié de l'énoncé en anglais est l'élément animé (le plus souvent animé-humain) » (Chuquet-Paillard 1987, 141).

Le recours à des verbes de posture ou de mouvement est en fait solidaire de cette double caractéristique structurelle de l'anglais, actualisation et prépondérance du sujet animé. De tels verbes servent alors de support de la prédication et de support d'implicite beaucoup plus qu'ils ne servent à construire une événementialité formée par une chaîne d'occurrences. On peut ainsi constater que l'anglais a tendance à maximiser la fonction agentive du sujet en en faisant le socle d'actions physiques¹⁰. La traduction en français montre une tendance inverse consistant à mettre en place la valeur ou le résultat d'actions souvent implicites. Les conséquences stylistiques sont nombreuses et, en particulier, expliquent que certains énoncés à valeur de didascalie soient courants en anglais et gênants en français.

Conséquences stylistiques

Cette importance de l'actualisation implique aussi une prépondérance de l'action physico-matérielle ayant le sujet pour repère en anglais là où le français choisirait un prédicat interprétatif. On constate une stabilisation lexicale de prédicats décrivant une action physique tout en ayant une signification psychologique. On peut donc étendre nos remarques sur *sit*, *stand* et *walk* à beaucoup d'autres prédicats mettant en scène une action du sujet. Cela concerne des verbes comme *shrug*, *nod*, *frown*, *shift*, etc. :

But Terry shook her head. (PI, 134)

Terry n'était pas convaincue.

Dans le premier cas, il s'agit d'une action physique (dont le coluteur déduit le désaccord), dans le second cas, il s'agit d'une

¹⁰ Cette recherche d'un actant sujet agent en ferait le prototype de la langue accusative. (Hagège, 1982, 39).

interprétation intellectuelle de l'énonciateur (provenant d'une déduction situationnelle implicite). La même stratégie traductive fonctionne ailleurs :

*Terry sought him out. Her shoulders **sagged**.* (PI, 134)
Terry chercha son regard. **Elle eut soudain l'air déçu.**

*He joked and ribbed, but **frowned** a little too.* (PI, 61)
Il plaisantait, lançait de petites taquineries, mais il savait aussi prendre un visage grave de temps en temps.

Cette tendance profonde nourrit des énoncés qui relèvent de ce paradigme où le mouvement /posture s'oppose en anglais à l'interprétation psychologique en français :

*I **shifted slightly in my chair** and took another sip of my drink.* (PI, 20)
J'étais mal à l'aise. Je bus une nouvelle gorgée.

Une glose du verbe *to shift* serait « bouger d'une manière qui exprime un inconfort psychologique ». Sémantiquement, cet emploi du verbe *shift* n'est donc pas strictement lié au mouvement mais à l'interprétation psychologique que permet ce mouvement. La traduction en français serait à peu près impossible si elle passait par la description du mouvement : « je bougeai légèrement dans mon siège » n'exprime pas le malaise psychologique. On constate donc que le texte qui en résulte est très différent : avec *shift*, on a affaire à une didascalie décrivant un comportement tandis que le français décrit une pure intériorité. Cela implique une narration de type « description behavioriste » en anglais et, en français, une approche de type « omniscience psychologique ». C'est bien sûr une question qui déborde la traduction pour toucher au rapport entre grammaire et stylistique de la langue. Car si « le sens [...] est branché sur la référence » (Kleiber 1997, 33), la traduction montre que les branchements ne sont pas les mêmes selon les langues. Il faut donc à la fois ménager une place au saussurianisme « différentialiste » (l'organisation du sens selon la valeur des signes en système) et préserver sa valeur rectrice à la référence comme source du sens.

Conclusions

Ces quelques remarques sur certains types de prédicats posturaux en français et en anglais nous mènent à diverses constatations sur l'idée d'équivalence traductive. On a pu voir que l'équivalence ne porte pas prioritairement sur la référentialité stricte des lexèmes mais sur leur fonctionnalité stylistique. Autrement dit, la valeur référentielle d'une forme dépend aussi de sa valeur stylistique dans son système. Il s'agit moins de la

problématique Sapir-Whorf sur le découpage du monde ou sur la connaissance du monde extralinguistique, que de la question des contraintes formelles existant au sein d'un système donné. Comme le rappelle Jakobson (1963, 84), « les langues diffèrent essentiellement par ce qu'elles *doivent* exprimer et non par ce qu'elles *peuvent* exprimer ». La traduction doit alors faire la part de ces contraintes dans la langue source pour écrire selon les contraintes de la langue d'arrivée. Cette négociation repose sur un holisme sémantico-stylistique prenant en compte la valeur des lexèmes dans chaque système. Comme nous l'avons vu, ce rapport peut être fort subtil, en particulier dans la mesure où les correspondances doivent tout au contexte.

Sur le plan pratique, on retiendra que, dans la traduction, les contraintes stylistiques ne sont pas moins importantes que les exigences d'exactitude référentielle. Les modulations recourent alors à l'utilisation de motifs sémantiques qui ne font pas partie de la strate la plus immédiate du verbe mais qui font partie de sa profondeur notionnelle : fixité VS station assise pour *sit* ; apparition VS verticalité pour *stand* ; résultat du déplacement plutôt que mode de déplacement pour *walk*. Il faudrait étendre cette brève étude à la stylistique des verbes de mouvement et, plus largement, à l'expressivité corporelle en anglais (*nod, shrug, shake one's head, look up*, etc.).

Les horizons comparatistes que la traduction ouvre pour l'étude linguistique concernent finalement le rapport de la forme et du sens en tant qu'ils sont à la fois mêlés et dissociables. Comme le rappelle Culioli (1999, 174), « Pour le linguiste [...] d'un côté, il sera conduit à affirmer la relation d'équivalence entre les langues, où *équivalence* ne doit pas être interprété comme "interchangeabilité" ou "substituabilité pure et simple". Il y a toujours modulation ; il y a toujours des transpositions nécessaires et des approximations plus ou moins mutilantes. [...] D'un autre côté, le linguiste [...] sera conduit à reconnaître qu'il existe une singularité de chaque système. Nous sommes toujours riches de ce qu'une autre langue ne nous permet pas et frustrés de ce qu'on trouve ailleurs. » Bref, dans la traduction, « il y a toujours altérité, il y a toujours équivalence » (176). Ce rapport d'altérité et d'équivalence repose sur le fait que le signifié ne consiste pas seulement en un ensemble de propriétés sémantiques. Le signifié, c'est aussi le lien même qui le relie au signifiant. Autrement dit, à côté du sens et de la référence, le signe linguistique existe aussi sur le plan de l'*usage*, ce qui désigne sa fréquence, son registre, et toutes les normes qui l'affectent, bref, sa valeur *stylistique*.

Outre le rapport interlangue, ce vaste champ traductologique pose donc la question de la matière de l'écriture dans son rapport aux contraintes de la langue. Pour reprendre l'exemple d'Armstrong : *He sat down and wrote the report* est-il un cliché stylistique, c'est-à-dire qui engage l'intentionnalité et la créativité de l'écrivain, ou bien une nécessité stylistique de la langue ?

Pour poser la question autrement, s'agit-il d'une affaire de discours ou de langue¹¹ ? De littérature ou de grammaire ? C'est évidemment au point de jonction et d'interaction entre ces deux niveaux que s'appréhende le fait stylistique. De fait, c'est la négociation entre ces deux niveaux qui fait l'écriture : les moyens stylistiques de la langue fournissent les moyens d'une stylistique de l'écriture singulière. Ce que nous disons là est à la fois un truisme (on écrit avec la langue...) et une ouverture — la « façon de dire » se définit selon deux pôles qui reposent sur des définitions très différentes du sujet. Dans un cas, le sujet subjectif libre de son expression, dans l'autre le sujet social qui reçoit la langue et ses contraintes. Parler de polarité permet d'aménager un espace conçu comme continuum pour explorer l'inévitable entre-deux qui occupe la tension entre le subjectif et le social dans la langue.

Bibliographie

- CADIOT, Pierre. 2002. « La métaphore, ou l'entrelacs des motifs et des thèmes », *Figures du discours et ambiguïté*, Semen 15, <http://semen.revues.org/2374?id=2374>
- CADIOT, Pierre & VISETTI, Yves-Marie. 2001. *Pour une théorie des formes sémantiques*. Paris, Puf.
- CHUQUET, Hélène & PAILLARD, Michel. 1987. *Approche linguistique des problèmes de traduction*. Paris, Ophrys.
- CULIOLI, Antoine. 1999. « Les modalités d'expression de la temporalité sont-elles révélatrices de spécificités culturelles ? », *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage*, t.2., Paris, Ophrys. (159-178).
- DANON-BOILEAU, Laurent & MOREL, Mary-Annick. 1998. *Grammaire de l'intonation, l'exemple du français*. Paris, Ophrys.
- GAUDY-CAMPBELL, Isabelle. 2011. « Be+-ing, opérateur de rhématisation en anglais oral spontané ? », *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, t. CVI, fasc. 1. (479-492).
- HAGÈGE, Claude. 1982. *La structure des langues*. Paris, PUF.
- HJELMSLEV, Louis. 1963, *Le langage*, « Typologie des usages linguistiques », Paris, Éditions de Minuit / Folio Essais. (151-159).

¹¹ En l'occurrence, nous sommes en désaccord avec l'idée du cliché. Sans le prédicat *sit down*, l'énoncé prend un sens résultatif : *He wrote the report* peut même se traduire par « C'est lui qui a écrit le rapport ». Avec *sit down*, il s'agit d'une description d'action.

- JAKOBSON, Roman. 1963. « Aspects linguistiques de la traduction », *Essais de linguistique générale*. Paris, Éditions de Minuit. (78-86).
- JOUËT-PASTRÉ-MCALLISTER, Gabrielle. 2006. *Approche intonative et énonciative du récit oral spontané en anglais RP*, Thèse Paris III.
- KLEIBER, Georges. 1990/2004. *La sémantique du prototype. Catégorie et sens lexical*. Paris, Puf.
- KLEIBER, Georges. 1997. « Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? », *Langages* n°127. (9-37).
- LEMMENS Maarten. 2005. « Motion and location: toward a cognitive typology », *Parcours linguistiques. Domaine anglais*, CIEREC Travaux 122, G. Girard-Gillet ed. 223-244.
- MILNER, Jean-Claude. 1978. *De la syntaxe à l'interprétation*. Paris, Seuil.
- PASSOT, Frédérique. 2003. *La hiérarchisation des constituants discursifs dans un corpus d'anglais oral spontané*, Thèse Paris III (en ligne : <http://frederique.passot.free.fr/recherche/PhD/texte/>).
- PICOCHÉ, Jacqueline. 1986. *Structures sémantiques du lexique français*. Paris, Nathan.
- SAINT-GELAIS, Yves. 1994. « La subduction, un concept opératoire ? Cas de la métaphore adjectivale », *Langues et linguistique* N°20. Université Laval Québec. (109-128).
- SZLAMOWICZ, Jean. 2001. *Contribution à une approche intonative et énonciative du rôle des ligateurs dans la construction du discours en anglais oral spontané*, Thèse Paris III
- SZLAMOWICZ, Jean. 2012. *Outils pour traduire*. Paris, Ophrys.

Œuvres citées

- BENNETT, Alan. 2001, « The Laying On Of Hands » (2006), *Four Stories*, London, Profile Books.
- BENNETT, Alan. 1996, "The Clothes They Stood Up In" (2006), *Four Stories*, London, Profile Books.
- LOTT, Tim. 2002. *Rumours of a Hurricane*. London, Viking.
- FELLOWES, Julian. 2004. *Snobs*. London, Phoenix.
- FELLOWES, Julian. 2009. *Past Imperfect*. London, Phoenix.